

Émile DURKHEIM (1913-1914)

Pragmatisme et sociologie

Cours inédit prononcé à La Sorbonne en 1913-1914

Quatrième leçon ¹

Critique du dogmatisme (suite) :

La conception pluraliste du réel

[Retour à la table des matières](#)

Sur ce dernier point cependant, on aperçoit bien le lien. Ce qui précède nous montre comment le débat entre Pragmatisme et Rationalisme en vient, comme le dit JAMES ², à concerner non plus seulement la théorie de la connaissance, mais « la manière de concevoir la structure de l'univers lui-même ». La même antithèse qui existe entre le point de vue statique des Rationalistes et le point de vue de la fugacité de la vérité cher aux Pragmatistes, se retrouve entre la conception *moniste* et la conception *pluraliste* de l'univers. Si en effet l'univers est *un* en ce sens qu'il forme un système étroitement lié dont tous les éléments s'impliquent les uns les autres, où le tout commande l'existence des parties, où les individus ne sont que des apparences, qui ne constitue en somme qu'un être unique, alors le changement est impossible ; car la place de chaque élément est déterminée par le tout, et celui-ci à son tour est déterminé par les éléments. Or tel est le point de vue moniste.

Pourquoi d'ailleurs, dit JAMES (*Le Pragmatisme*, p.128), cette superstition, cette religion du nombre « un » ? En quoi « un » est-il supérieur à quarante-trois » par exemple ? Et d'ailleurs il y a bien des façons de concevoir cette unité. Il n'est pas douteux qu'en un sens, le monde est un. Mais pourquoi ne le serait-il pas, comme il l'est du point de vue pluraliste, en ce sens qu'il est fait de parties liées entre elles par certains rapports, mais qui demeurent distinctes, qui conservent une certaine indépendance et une certaine autonomie, ce qui laisse place au changement, à la diversité et à la contingence ?

Plaçons-nous au point de vue pragmatiste, consultons les faits, l'expérience ³. Nous voyons d'abord que le monde est un en ce sens qu'il fait l'objet d'une représentation : il est un pour la pensée et pour le discours. Mais cela ne nous conduit nullement au monisme : le « chaos ». - Le monde est *un* encore en ce sens d'unité que le « cosmos ».- Le monde est un encore en ce sens que toutes ses parties sont continues ⁴ dans l'espace et dans le temps. Mais cette unité est tout extérieure : pour le Pragmatisme, l'espace et le temps ne sont que des « instruments de continuité ». - Une unité plus profonde résulte des actions et réactions internes, des influences que chaque partie du monde exerce sur les autres parties. La propagation de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, voilà des exemples de ces influences qui unissent toutes les choses dans le monde physique. **Il y a ainsi une infinité de réseaux** constitués par diverses « lignes d'influence », de petits mondes qui servent de base à notre action. Mais chacune de ces lignes d'influence laisse en dehors d'elle beaucoup de chose. En outre, il nous faut choisir

¹ Cours du 6 janvier 1914.

² *Le Pragmatisme*, trad. fr. p. 231.

³ Durkheim résume ici la Quatrième Leçon du *Pragmatisme*.

⁴ Nos deux versions portent : *contigues*. Nous rétablissons la leçon que nous donne le texte de JAMES

convenablement les intermédiaires. Sur un circuit électrique par exemple, intercalons un corps mauvais conducteur : le courant ne passe pas ou doit se détourner en laissant le corps hors de sa route. De tels réseaux existent aussi, remarque James, dans le monde moral. Les hommes sont enserrés dans de vastes réseaux de relations sociales. Ainsi, supposons que A connaît B, que B connaît C, que C connaît D: nous pouvons alors faire passer un message de A à D. Mais ici aussi nous sommes arrêtés court, quand nous choisissons mal l'un de nos intermédiaires : si par hasard B ne connaît pas C, le message n'arrive pas à destination. Il existe de même des lignes de sympathie qui se répandent, se développent, s'organisent en groupements divers. Plus une société évolue, plus ces lignes de sympathie s'organisent et se multiplient. Dans toute société, il y a ainsi des systèmes qui relient les individus les uns aux autres : systèmes religieux, groupes professionnels, etc., et ces liens font que des forces morales se communiquent à tous les membres du groupe⁵. Parfois, comme dans les rapports économiques, cette communication est plus capricieuse. Mais chaque groupe est étranger aux autres, de sorte qu'une société qui, en apparence, est une, se compose en réalité d'une multitude de petits groupements, de petits mondes sociaux, qui parfois interfèrent, mais dont chacun vit d'une vie propre et reste, en principe, extérieur aux autres.

On voit dès lors en quoi consistent, pour les pragmatistes, l'unité et la pluralité. Il y a bien, pour eux, une unité ; mais ce n'est pas celle des monistes. Le monde est fait d'un nombre incalculable de réseaux qui unissent les choses et les êtres les uns aux autres. Ces réseaux sont formés eux-mêmes de mailles compliquées et relativement indépendantes. Les éléments qu'elles unissent ne sont pas fixes, et la forme même du réseau est soumise au changement : constitué d'une pluralité de petits systèmes doués chacun d'une vie autonome, il se forme, se déforme et se transforme sans cesse.

Ainsi, le pluralisme des pragmatistes s'oppose au monisme des rationalistes. Pour les premiers, la multiplicité est aussi réelle que l'unité : il y a à la fois union et disjonction. La forme tout, concède JAMES⁶, existe ; mais « la forme *chaque* - la forme particulière de *chaque* élément - est logiquement aussi acceptable et empiriquement aussi probable ». Il y a bien un tout, mais, dans ce tout, il y a une certaine liberté de jeu. Le monde est une république fédérative qui laisse à chacune de ses parties une grande part d'autonomie ; ce n'est pas une société monarchisée. Par exemple, on peut se représenter l'univers physique comme un monde où toutes les choses seraient inertes, puis, au-dessus, un monde où il n'y aurait que des réalisations mécaniques, un monde de forces, etc. De même, on peut concevoir des êtres conscients se passant complètement les uns des autres, ou bien des hommes s'aimant ou se haïssant réciproquement, on peut enfin imaginer toutes les consciences venant à communier, à se confondre les unes dans les autres. L'unité se fait plus complète, et cependant elle demeure toujours partielle, relative, progressive. Le monde n'est pas, dit JAMES⁷, quelque chose de rigide, de compassé, de bureaucratique ; il n'a pas la belle ordonnance qu'y aperçoivent les rationalistes : c'est « un univers débraillé ».

Malgré l'intérêt de cette argumentation, on est en droit de se demander si elle atteint ce qu'il y a d'essentiel dans le Rationalisme. Celui-ci admet que la vérité a pour fonction de traduire la réalité. Le Pragmatisme -s'efforce de montrer que la réalité n'est ni immuable ni la même pour tous. Il en conclut que la vérité ne saurait être une copie de la réalité. Mais pourquoi la copie n'évoluerait-elle pas comme le modèle ? Pour l'établir, il aurait fallu démontrer que la pensée ne peut être une copie non seulement d'une réalité immuable, mais d'aucune réalité quelle qu'elle soit, autrement dit : qu'il existe une

⁵ Durkheim interprète ici librement JAMES, *Le Pragmatisme*, p. 132.

⁶ *Philosophie de l'Expérience (A pluralistic universe)*, trad. fr.. p. 32 ; cf. *ibid.*, p. 184, 312, etc.

⁷ *Le Pragmatisme*, trad. fr., p. 235.

hétérogénéité radicale entre la réalité et la pensée. Or cette démonstration n'a pas été faite par les pragmatistes ⁸.

Dans les dernières années de sa vie, James l'a cependant dégagée des oeuvres de M. Bergson. C'est là, chez M. Bergson, considéré par lui comme le destructeur de l'intellectualisme, que James a cru trouver ses meilleurs arguments.

⁸ Voir sur ce point la Vingtième Leçon